Document généré le 16 mai 2024 13:46

Jeu
Revue de théâtre

Entretien avec la Marmaille

Richard Lavoie

Numéro 23 (2), 1982

URI : https://id.erudit.org/iderudit/29386ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Lavoie, R. (1982). Entretien avec la Marmaille. *Jeu*, (23), 47–53.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

entretien avec la marmaille

L'entretien qui suit a été réalisé avec France Mercille, Daniel Meilleur et Monique Rioux de la Marmaille, au retour de leur tournée des villages inuit du Nord du Québec, avec le spectacle *On n'est pas des enfants d'école.* Quelques notes explicatives accompagnent les extraits de l'entretien dans le but de clarifier certains points qui pourraient sembler obscurs aux lecteurs peu familiers avec la situation dans le Grand Nord.

Daniel Meilleur et France Mercille dans *On n'est pas des enfants d'école,* lors de la première à Kuujnarapik, le 19 janvier dernier. Photo: Ministère des Affaires culturelles.

Au cours de votre tournée, avez-vous dû faire un grand travail d'adaptation du spectacle, des références culturelles, en fonction du public inuit?

Nous n'avons pas fait de travail d'adaptation de la pièce car on nous avait dit, à la commission scolaire Kativik[1], de ne pas le faire. Étant du Sud, nous devions nous présenter comme tels. Ce sont les Inuit eux-mêmes qui nous l'ont demandé. La seule adaptation qui a été faite, pour contourner les problèmes linguistiques, c'est que nous avons raccourci le spectacle et que les comédiens jouaient différemment, d'une façon plus gestuelle. Notre objectif premier était de savoir si le théâtre leur disait quelque chose, même sans référence culturelle pour certains aspects. L'essentiel du spectacle repose sur la relation d'un fort qui en apprend à un petit qui veut savoir: cela a été bien compris. Aussi, la théâtralisation les a fascinés. Ici, les enfants sont habitués à cela. Là-bas, c'était la première fois qu'ils voyaient une telle transformation d'objets: ils ont trouvé cela très drôle, ils riaient du début à la fin.

Lors de cette tournée, vous avez aussi visité des villages dissidents face à la Convention de la Baie James[2]. Avez-vous remarqué une réaction ou une attitude différentes à votre égard lors de votre passage dans ces communautés?

S'il y a eu des réticences, elles venaient davantage des Blancs que des Inuit. Évidemment, à Ivujivik, nous avons enlevé de nos caisses les vignettes autocollantes de la commission scolaire Kativik. Il ne fallait pas faire de provocation. Il faut dire que nous n'étions pas tellement au courant des problèmes du Nord, au départ. Nous avons appris en cours de route toute l'histoire de l'Entente de la Baie James. Malgré des problèmes avec la piste d'atterrissage, nous avons tout fait pour aller à Povungnituk, un autre village dissident, justement parce que ses habitants étaient dissidents.

Comment avez-vous perçu les relations entre Blancs et Inuit? Vous ont-elles semblé problématiques?

Nous avons eu l'occasion de voir des Inuit travailler avec des Blancs à l'intérieur de nos ateliers. Au départ, nous ne devions donner l'atelier qu'aux francophones. Nous l'avons ouvert aux Inuit, professeurs de culture, et aux anglophones. Les professeurs étaient libres de venir ou non. Dans les communautés où Blancs et Inuit faisaient plus ou moins bon ménage, les Inuit étaient moins présents. Quand on improvise avec quelqu'un, on sent si les relations sont bonnes ou non, ça ne ment pas. En général, cela se faisait très bien, surtout dans les petits villages. Par contre, à Povungnituk où tout le monde était invité, il n'y avait que des Blancs à l'atelier. Dans certains villages aussi, on semble plus favorable aux francophones que dans d'autres où les anglophones sont mieux perçus. Cela entraîne parfois des heurts entre professeurs francophones et anglophones. Dans un cas en particulier, peut-

1. L'Entente de la Baie James, négociée entre le gouvernement québécois et des représentants inuit, en proclamant l'extinction des droits territoriaux inuit, prévoyait, en échange, la mise sur pied d'une soixantaine de comités (santé, services sociaux, gestion de la faune, etc.). La commission scolaire Kativik est une création de l'entente.
2. Trois villages inuit (Povungnituk, Ivujivik, et une partie de Sugluk) ne reconnaissent pas la validité de l'Entente de la Baie James, refusant de céder leur territoire selon les clauses de celle-ci. Conséquemment, ils refusent les organismes créés par l'Entente, dont la commission scolaire Kativik. Ils possèdent des écoles relevant directement du ministère de l'Éducation. Dernièrement, les villages en question ont entrepris des actions en justice pour faire révoquer l'Entente.

être à cause du spectacle, nous nous sommes tous retrouvés ensemble dans une fête. L'atelier a aussi regroupé francophones et anglophones. Mais en général, les relations entre Inuit et professeurs blancs semblent assez bonnes. Ce n'est pas la même chose cependant avec des gens liés aux gouvernements ou aux grosses compagnies qui, eux, n'y vivent pas à l'année, et ont souvent une perception négative du Nord.

Les professeurs inuit qui ont participé à l'atelier ont-ils montré de l'intérêt pour ce genre d'outil?

Oui, bien que ce soit par le biais d'un interprète que nous pouvions le savoir. L'atelier se donnait en trois langues, anglais, français et inuktitut (la langue inuit). Après, on nous disait avoir eu beaucoup de plaisir et qu'on voulait utiliser ces techniques avec les enfants, autant pour l'apprentissage de l'inuktitut que pour celui du français ou de l'anglais. C'est une technique d'atelier qui s'adapte aux besoins du groupe. Il y a des enseignants qui nous avaient dit: « On ne sait pas si ça peut fonctionner avec eux, ces jeux de théâtre, ils sont tellement timides qu'ils n'osent pas enlever leur manteau quand ils entrent à l'école. » Nous avions un peu peur de cela et c'est pourquoi nous avons tenté l'expérience d'ouvrir les ateliers aux Inuit. Des hommes de cinquante, soixante ans se sont mis à quatre pattes, ont accepté de faire des sculptures avec des rouleaux de papier hygiénique, etc. Ils ne sont pas timides, ou peut-être le sont-ils face aux Blancs...

Croyez-vous que le théâtre puisse se fondre aux moyens traditionnels de transmettre la culture chez les Inuit?

France Mercille du Théâtre de la Marmaille répond aux questions d'un groupe d'admirateurs fascinés après une représentation de *On n'est pas des enfants d'école*. Photo: Ministère des Affaires culturelles.

Il y a une personne qui nous a dit: « Vous sembliez surpris de voir les gens écouter, se lever au bon moment. Moi, cela ne me surprend pas, c'est la tradition des conteurs. » La dimension du plaisir était aussi très importante dans leur attitude. Les émotions ont été très bien comprises. Il y avait évidemment avant le spectacle un Inuit qui donnait un résumé en inuktitut, qui tentait d'expliquer certaines des choses peu connues parce que provenant du Sud, comme le drodro, le dromadaire.

Lors de votre conférence de presse, vous avez un peu introduit l'idée d'un projet à long terme dans ce type d'échange. Qu'est-ce que cet échange implique, pour vous?

Nos spectacles ont toujours comme toile de fond les rapports de force, garçons-filles, petits-grands, et visent à démontrer, à faire comprendre, à changer des comportements. Cela nous préoccupe comme troupe et comme individus. Eux aussi ont des problèmes après toutes ces années de « blanchissage », et nous ne pouvons pas dire: « Nous, c'est pas pareil, on fait de la culture ». Il aurait pu arriver que des choses les rebutent dans notre spectacle, c'était un coup de dés que de se présenter avec nos préoccupations. Nous voulions savoir dans quelle mesure cela les intéressait, car nous, nous avions en tête de travailler avec eux pour que ce soit l'inverse qui se produise, ramener quelque chose de là-bas pour intervenir sur les préjugés que nous avons, le mythe de l'Esquimau dans son igloo. Nous ne savons pas jusqu'où va aller le projet. Nous l'abordons de façon très prudente, très modeste. Peut-être cela s'arrêtera-t-il après quelques ateliers. Nous voulons y retourner en janvier prochain, dans le but de faire des ateliers. Peut-être les Inuit considéreront-ils que l'expérience est faite pour nous et entre nous et qu'elle doit en rester là. Nous n'interviendrons pas là-dessus. Nous n'avons pas de visées pour aller monter un *show* dans une petite colonie. Si cela devait avoir une suite, nous croyons honnêtement que la prochaine étape doit être quelque chose qui vient de là-bas, c'est ce qui nous apparaît le plus correct. Il y a des valeurs très intéressantes. Nous nous sommes retrouvés dans un village où il y avait un surplus de poissons et les Blancs ont eux aussi eu leur part. Nous n'avons pas ce genre d'attitude ici. Il y a à chercher ce qui, dans cette culture, peut être valorisant et stimulant pour les enfants d'ici et d'ailleurs. Nous croyons cependant qu'il faut leur consentement là-dessus. Cela doit d'abord leur appartenir. Ensuite, nous devons le vendre parce que c'est notre gagne-pain. Il n'est pas question de le cacher.

Vous avez tous les trois dit, à la conférence de presse, être retournés au vrai théâtre. Pourquoi?

Peut-être à cause des conditions précaires de représentation. Nous avions l'impression que si nous nous étions retrouvés au Moyen Âge, dans un village, cela aurait été la même chose. Tout le village était là, c'était comme une fête. C'était un événement. Nous faisions notre travail de comédiens, nous faisions partie d'un événement, et nous devenions vraiment nos personnages. Le public ne voyait plus quelqu'un jouer un rôle, il voyait le personnage-clown. Le lieu où nous jouions n'était pas du tout un lieu théâtral. La transformation de ce lieu permettait plus de toucher à ce qu'est le théâtre. Nous allions jouer dans leur cuisine, nous allions transformer leur lieu. Nous n'aspirons pas un jour à avoir notre gros théâtre tout équipé, avec des masses d'enfants qui viennent et que nous ne rencontrons pas. Notre démarche est de travailler dans le milieu, pour le milieu, transformer son lieu, faire croire qu'on est à l'école, au magasin, se faire accroire... C'est comme lorsque Daniel entre à la maison

et embrasse sa femme qui n'est pas là (c'est du mime), personne n'a réagi autant que les Inuit. Ils la voyaient. Il y avait une osmose, une magie. C'était d'autant plus étonnant que personne ne comprenait les mots, sauf quelques enfants qui parlaient un peu français.

Cela recoupe finalement nos objectifs, travailler avec des groupes défavorisés culturellement. En fait, ce que nous avons fait, c'est un travail à vol d'oiseau. Nous avons visité tous les villages, nous restions une journée ou deux. Maintenant, nous devons avec eux choisir un ou deux villages, travailler en profondeur, partir de zéro.

Êtes-vous aussi ouverts à ce que ce soit eux qui définissent les objectifs de ce travail théâtral, s'il doit avoir lieu?

Nous, à la Marmaille, lorsque nous faisons un travail avec les gens, des enfants, nous le faisons dans le but de faire avancer quelque chose. Notre rôle d'artiste est de questionner, pas de répondre. Ils vivent tellement de préoccupations au niveau de leur quotidien, comme l'alcoolisme, les rapports hommes-femmes, que dans le travail auprès des adultes et des enfants, ces aspects vont être présents. Nos méthodes de création vont chercher le vécu, sans pousser, par le jeu. Si ce vécu est marqué dans un sens précis, nous travaillerons dans ce sens. Nous ne croyons pas travailler dans les contes, la mythologie. Cela va probablement ressortir dans la forme, la manière d'amener les histoires, mais notre recherche n'est pas centrée là-dessus. C'est une histoire contemporaine qui risque de ressortir. Nos spectacles ne font pas appel qu'à l'imaginaire, et ce sera la même chose dans notre travail auprès des Inuit. Par contre, l'imaginaire mythique peut faire débloquer des situa-

Cassette, un des « personnages » de *On n'est pas des enfants d'école,* soulève bien des curiosités. Photo: Ministère des Affaires culturelles.

tions en atelier: leur conception du monde, leurs rêves, le mythe, l'imaginaire viennent de la culture, du vécu. Leurs rêves sont sûrement différents maintenant de leurs rêves d'autrefois, parce que depuis vingt ans, ils vivent de grandes transformations. Dans notre travail et en fonction de notre responsabilité d'artistes, nous nous préoccupons de ce que les gens ont à dire. Malgré cela, nous n'endossons pas un spectacle où sont exprimées des valeurs que nous ne partageons pas. Nous pouvons les montrer, mais nous ne les valorisons pas. Il faut que ce soit clair avant de commencer à travailler. Il faut qu'il y ait véritablement échange d'idées. Au début de la Marmaille, nous redonnions ce que les enfants donnaient en atelier. À un moment donné, nous nous sommes demandé si cela ne véhiculait pas les préjugés dominants et nous avons décidé d'intervenir. Maintenant, cela fait partie intégrante de notre démarche.

Dans ce travail que vous voulez entreprendre avec les Inuit, comment percevez-vous cette notion d'échange?

Il existe une grande différence entre ici, où on aborde différents milieux sociaux, celui des enfants de la ville, de la campagne, et là-bas, où on intervient chez les Inuit et les Amérindiens. En plus des problèmes rencontrés ici face à ces groupes sociaux, au niveau de notre responsabilité, il y a tout un aspect politique général, constant. Dans ce contexte, si on veut travailler honnêtement avec eux, nous devons prendre position pour la communauté inuit. Le politique ne sera plus une limite. Nous serons d'égal à égal dans une situation de création théâtrale.

Aussi, notre projet a deux facettes. Nous voulons dans un premier temps travailler avec eux pour qu'ils puissent peut-être trouver une façon de s'exprimer dans un

Une scène du travail en atelier. Photo: Monique Rioux.

langage théâtral. Si un produit en ressort, il pourrait, dans un deuxième temps, faire l'objet d'une tournée. Les Inuit pourraient le faire pour les communautés inuit, et cela aurait sûrement beaucoup plus la dimension d'une fête. Enfin, si cela est intéressant pour nous, ce produit pourrait nous servir dans le Sud, peut-être avec la participation d'Inuit, bien qu'ils n'aspirent pas tellement à venir au Sud.

Là-bas votre pièce voulait sensibiliser les gens aux problèmes d'apprentissage du français comme langue seconde. Est-ce que cela fait partie de votre projet à long terme?

Non. C'est d'ailleurs pour cela que nos ateliers ont dévié de la forme prévue au départ. Notre projet aussi a dévié. On ne parle plus du tout de langue. On parle de culture, de moyen d'expression, de support à l'expression d'un peuple.

Que pensez-vous maintenant des revendications territoriales inuit, de leur autodétermination?

Une fois en territoire inuit, nous nous sommes demandé: « Sommes-nous au Québec? » Cela ne nous appartenait pas tellement. Pourquoi n'auraient-ils pas de revendications territoriales, cela leur appartient. Nous n'irions pas y vivre, ce n'est pas notre pays, c'est un autre pays qui n'a rien à voir avec le Québec. Ils sont un peu dans la même situation que nous face au reste du Canada...

propos recueillis par richard lavoie